

LA PAGE DU CINEMA

M. & M^{me} CHARLES BOYER

Il y a environ dix-huit mois, Charles Boyer rencontra à Hollywood une charmante artiste anglaise, nouvelle venue en Amérique et nouvelle venue au cinéma. Ce fut le coup de foudre et il l'épousa séance tenante. Madame Boyer, lorsqu'elle se maria n'avait jamais vu son mari sur l'écran ou en train de tourner et cet été, étant en France pour un séjour de cinq mois, elle précisait avec une simplicité délicate que c'était donc bien l'homme et non l'acteur qu'elle avait aimé.

Charles Boyer vient d'interpréter pour le cinéma, le rôle de l'archiduc Rodolphe qu'il avait créé au théâtre voici cinq ans et ses scènes à peine terminées, il est reparti pour la Californie avec sa ravissante jeune femme dont nous verrons prochainement une réalisation « Charlie Chan en Égypte ». En août, ils ont fait un séjour sur la Côte d'Azur, puis un saut en Angleterre, mais Pat Paterson, habituée maintenant au soleil et aux oranges qui fleurissent toute l'année, ne tenait pas à s'attarder dans les brumes et la grisaille de son pays natal, par contre notre Midi a connu avec Paris, tous ses suffrages.

A New-York, Boyer doit travailler au studio en face de Marlene Dietrich pour tourner « L'invitation au Bonheur ». Ensuite, il rencontrera Gréts Garbo ; alors nous saurons peut-être quelle est la star américaine dont la personnalité répond le mieux à la sienne, car depuis un an on l'a opposé aux plus célèbres ; entourées de leur réputation, elles n'ont sûrement pas plus de spontanéité réuse, d'éclat de séduction que la petite Madame Boyer !



Pat Paterson (M^{me} Charles Boyer)



Charles Boyer.

ELISSA LANDI, VEDETTE

On tourne actuellement la version parlante de « Königsmark ». Léonce Perret devait en assumer la direction, mais la Providence ne le lui a pas permis... Maurice Tourneur fut appelé pour le remplacer.

On se souvient de la belle Aurore de Lautenbourg qu'incarna avec tant de distinction Huguette Duflos. Cette fois, on a fait appel à une des stars les plus racées du monde cinématographique : Elissa Landi, qui tournera aussi bien en français qu'en anglais, avec Pierre Fresnay dans le premier cas et John Lodge dans le second. On se souvient de ce charmant Américain qui jouait le rôle du papa de Shirley Temple dans « Le petit Colonel ».

Cette charmante femme est venue en France pour travailler ; elle nous laisse de son passage un souvenir de grâce et d'élégance et un film qui s'annonce comme devant être un succès.

“BOUCLES D'OR”

On aborde sans appréhensions un film de la petite Shirley. Elle est une des rares enfants de l'écran dont la simplicité et le magnifique savoir-faire ne détonnent jamais avec son âge.

Elle nous évite le malaise causé par l'enfant prodige, qui emprunte aux grands les inflexions de la voix, les allures ou les mines. Il est vrai que pour Shirley on écrit un dialogue à sa portée, basé sur des circonstances à sa taille.

En France, nous possédons certainement de jeunes acteurs nantis des mêmes dispositions.

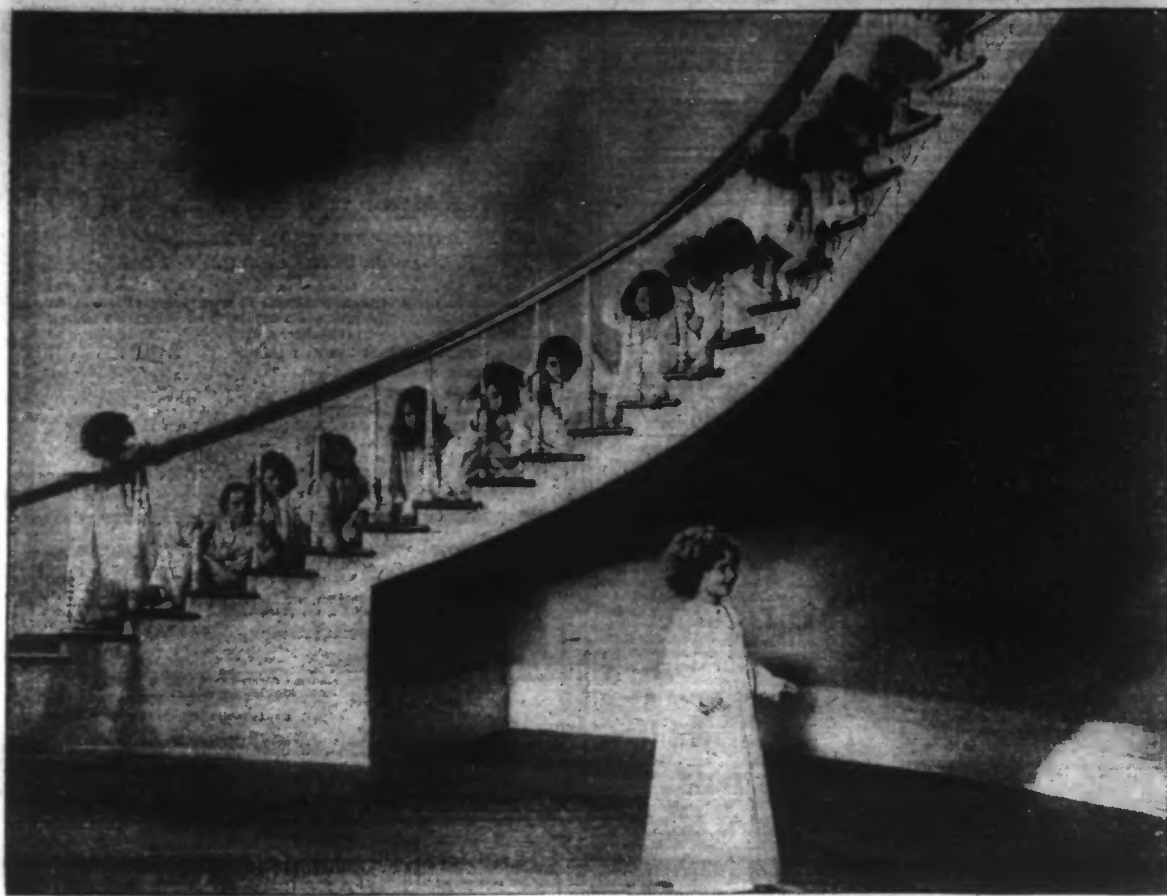
Dans « Le chant de l'Amour », morceau de fausse sentimentalité mêlée à du comique tout fait, Colette Borelli a campé avec astuce un bon diable moderne au chef couronné d'ansaises comme les fillettes d'il y a vingt ans.

A cette jeune personne, on confie le doublage de Shirley dans la version française et sa voix ne mesurait nullement à sa « consœur » américaine. Bientôt, elle n'aura plus à se livrer à cette opération car Shirley va tourner ses productions dans les deux versions. Ce sera la première fois qu'une star-enfant jouera dans une langue étrangère. Il paraît qu'apprenant le français depuis un an, « Boucles d'Or » possède déjà un répertoire suffisant pour se faire comprendre.

Le titre de son dernier film est réussi et le film aussi. La première image est une tête blonde ébouriffée qui s'agite, se lève et découvre la moue souriante que nous attendions, à peine changée depuis « Le petit Colonel ».

Depuis deux ans que Shirley nous est apparue, elle a certes grandi et son champ d'expression s'est étendu, mais elle reste un baby. Voilà pourquoi elle nous enchante.

Précisons l'action. Ayant perdu ses pa-



Shirley Temple, dans son dernier film *Boucles d'Or*.



Jean Hessoet dans *La marque du vampire*.



Elissa Landi, la vedette du nouveau *Königsmark*, photographiée avec sa nièce.

La marque du vampire

La légende veut que les vampires soient les âmes des morts qui, la nuit, vont se promener par la campagne, chez leurs familiers, dont ils opèrent à leur profit une transfusion du sang simplifiée, par succion sur la carotide. Le vivant, d'abord glacé de peur à l'apparition du défunt, puis en panico, état remplacé avantageusement les anesthésiques, il est saigné, une ou plusieurs fois, s'étiole et souvent meurt.

Mais venons au film : Un soir, dans un château, le maître meurt d'étrange façon. A côté de son corps, un verre vide. Sa pâle dépouille porte au cou la marque d'une ventouse. C'est la marque du vampire.

La fille du défunt est emmenée chez le meilleur ami de celui-ci en attendant son mariage avec un jeune homme des environs. Tout d'un coup, les hallucinations commencent : elle voit dans sa chambre, sur le balcon, des spectres et de grands oiseaux. Elle s'évanouit, pleure, verdit. Un professeur est mandé pour la soigner. Il a adjoint, prudent, un policier ; bref, nous sommes les témoins d'un sabbat de tous les diables où s'affrontent vivants et âmes en peine.

Pour ne pas retarder plus longtemps la solution de l'énigme, sachons que ces manifestations sont conduites par des artistes en chômage payés par l'héroïne pour créer une ambiance et permettre au spécialiste d'endormir son tuteur. Le moment venu, pour la reconstitution de la nuit où son père a trouvé la mort. Le stratagème réussit : c'est bien le tuteur qui est l'unique coupable.

C'est donc encore un film policier. On n'apprend qu'à la fin le sens de la supercherie et on doit dire que la mise en scène est bien réussie. Les truquages, les maquillages, les jeux d'ombre font tout de même courir dans la salle des frémissements et pousser aux spectatrices les petits cris effarouchés dont elles saluent leurs rencontres avec les souris.

J'aime toutes les femmes

Il est vraiment dommage, dit « Cholera », qu'on ait affublé de ce titre provocant un film qui, sûrement, peut convenir à tous les publics ; du moins à ceux qui ne se lassent pas des morceaux de chant généreusement dispensés pour nous faire admirer la voix de la vedette.

Ici la vedette est l'excellent Jan Kiepura.

Jan Morena débarque du train pour chanter à l'Opéra. Son impresario (Charles Deschamps, très drôle) lui a ménagé après la représentation une rencontre utile à sa publicité, chez une vieille duchesse. Morena jaloux de sa liberté, refuse de se rendre à cette réception. L'impresario le remplace par un jeune employé de charcuterie qui ressemble étonnamment à Morena. Le soie, introduit chez la duchesse y accumule les gaffes et au désespoir de l'impresario, accepte de chanter. Et il chante :

« J'aime toutes les femmes ; ce qui scandalise la duchesse moi-même sont le reporter américain qu'il s'agitait de conquérir.

Le roi des cornichons (Larquey, très amusant) est séduit par ce grand chanteur qui reconnaît les yeux fermés, rien qu'à l'odeur, la provenance de n'importe quel cornichon et il en fera son gendre. Pendant ce temps, Morena, le vrai, a fait la conquête de la jolie charcutière (Danielle Darrieux).

Imbrogléo... qui se dénoue le lendemain au mieux, chacun épousant sous sa vraie personnalité, la jeune fille qu'il a vraiment conquise.

Et pour que le film s'achève sur un « clou » on assiste dans une fête de bienfaisance à un duo chanté par le vrai et par le faux Morena, c'est-à-dire Kiepura chantant contre... soi-même. Suprême triomphe du doublage !

Ce film sans prétention, est amusant presque d'un bout à l'autre et fort bien joué.



Jean Kiepura, Danielle Darrieux, Larquey dans *J'aime toutes les femmes*.